

Changement de gouvernement

Les autoroutes sont surveillées, on ne risque rien, avais-je dit à ma femme. L'ennui, c'est qu'après avoir quitté l'autoroute nous avons encore une cinquantaine de kilomètres à faire sur des routes départementales. J'avais pris quelques précautions élémentaires : deux petites bombes au poivre à portée de main, et le gros aérosol entre les deux sièges, à la place de l'accoudoir que j'avais démonté. C'était au cas où nous serions pris dans une embuscade, mais il aurait fallu que les assaillants ne soient pas trop nombreux, et qu'ils ne soient pas armés, ou n'aient pas établi par surprise un barrage avec un tronc d'arbre par exemple.

« Tu n'aurais pas dû prendre la Jaguar, me dit ma femme.

- Je ne suis pas d'accord, d'abord tu dis toujours que tu as mal au dos dans la petite Opel, et puis s'il faut mettre toute la gomme, je me sens tout de même plus à l'aise avec celle-ci ».

J'avais souvent répété dans ma tête les gestes qu'il faudrait faire si nous étions bloqués. Suivis par une voiture hostile par exemple, ne pas hésiter à piler voire faire marche arrière sur la voiture suiveuse, pour endommager son radiateur. Les poursuivants ne poursuivent pas bien longtemps, parce qu'avec la pression, le circuit de refroidissement se vide très rapidement. De notre côté, le réservoir d'essence se trouvant tout en avant du coffre à bagages, juste derrière les sièges arrière, nous n'avons aucun élément fragile. Une voiture en travers, forcer le passage en la percutant non pas en plein milieu, mais au niveau des roues arrière, de façon à la faire pivoter. Mais tout cela n'était que de la théorie, et j'ignorais comment je réagirais le moment venu. Je regrettais de ne pas avoir suivi une formation de chauffeur de personnalités : on leur apprend comment se dégager d'un mauvais pas.

Nous traversions un petit village, il y avait un feu rouge dont je ne voyais pas trop à quoi il servait. J'étais d'avis de le griller quand je vis soudain un piéton engagé sur le passage. Je n'avais pas d'autre solution que de m'arrêter (ou de passer sur le piéton, et j'avoue y avoir songé). Et comme je le redoutais, aussitôt arrêtés, nous fûmes cernés par une cinquantaine d'individus armés de barres de fer, de fourches, et pioches et de haches. Ils semblaient menaçants. Je pris le parti de sortir de la voiture pour tenter la négociation : « Camarades, je suis des vôtres. D'ailleurs voyez ma carte, je suis secrétaire général adjoint du syndicat des retraités ! Pendant qu'ils examinaient ma carte, en comptant les vignettes mensuelles, je poursuivis : « J'ai toujours voté comme il fallait, vous pouvez me croire. Il s'est trouvé que je suis parti en retraite trois mois avant le changement de gouvernement mais je suis des vôtres, et je continue la lutte à vos côtés. Vous avez faim, je le sais. J'ai quelques provisions dans le coffre, prenez-les. Mais il faut que je poursuive ma route. Je dois aller voir ma vieille mère, elle a 95 ans et elle est aussi retraitée de la Fonction publique ».

Depuis que la réforme initiée par le nouveau Premier ministre avait mis à pied 500 000 fonctionnaires, les routes étaient parcourues par des hordes faméliques en haillons. Ils avaient perdu leur emploi, et rapidement avaient été dans l'impossibilité de payer leurs loyers ou de rembourser leurs emprunts. Expulsés de leurs logements, ils s'étaient retrouvés

sur le trimard, et s'étaient regroupés en bandes d'une centaine d'anciens fonctionnaires, qui, armés de tout ce qu'ils pouvaient trouver, se livraient au pillage des maisons isolées, arraisonnant les camions de livraison sur les routes départementales. Ils étaient donc avec leurs familles, plus de 2 millions d'individus et s'étaient joints à eux tous ceux qui, petits commerçants et artisans, ne vivaient que de leur clientèle. Il y avait là d'anciens tenanciers de brasseries et divers débits de boisson, quelques coiffeurs, des cordonniers, des couturières retoucheuses qui auparavant, tenaient commerce tout près des Ministères.

La gendarmerie était démunie contre ces bandes qui disparaissaient aussi rapidement qu'elles étaient apparues, et bénéficiaient de la complicité d'une partie de la population. On disait que les hordes de fonctionnaires devenaient violentes. Ils auraient même incendié un château dans la Sarthe.

J'avais peur qu'ils nous prennent la voiture, et nous laissent dans la nuit et le froid, après nous avoir dépouillés. Je poursuivis ma harangue : « Camarades, vous pouvez vérifier et lire tous les articles que j'ai écrits pour nous défendre. Et je veux continuer. N'oubliez pas que je suis à l'abri parce que je suis en retraite. Demain ma retraite sera divisée par deux, ou peut-être même par trois. C'est vous qui êtes victimes aujourd'hui, mais moi, je ne suis qu'en sursis ! »

Il y eut un murmure diffus, puis j'entendis une voix de femme : « y a qu'à lui cramer sa bagnole ! » Une autre voix répondit : « Pour quoi faire, demain, il ne pourra même plus se payer de l'essence ! » Un sage avait parlé. Je pensai l'avoir identifié. « Oui camarade, demain, je n'aurai plus rien. Et si tu veux le savoir, je m'en vais voir ma vieille mère. La pauvre n'a plus d'appétit, ne digère plus rien. Il n'y a qu'une chose qui lui fait plaisir, le champagne. Et j'allais lui porter la dernière caisse qui était dans ma cave, que j'avais commandée il y a deux ans, et je sais que bientôt je n'aurai plus les moyens de lui en acheter.

-Fais-voir ».

J'ouvris le coffre, il examina le carton, saisit une bouteille. C'est là que je compris, mais trop tard, que l'homme sage était un de ceux qui avaient examiné ma carte syndicale. Il regardait l'étiquette du champagne : « Le nom me dit quelque chose. Remontre-moi ta carte d'adhérent... Ah la vache, c'est le même nom ! Tu parles d'un syndicaliste ! Monsieur roule en Jaguar, Monsieur possède des vignes en Champagne, et Monsieur joue les retraités dans le besoin ! ». J'eus beau dire la vérité : J'avais trouvé un vigneron en Champagne qui portait le même nom et le même prénom que moi. C'était amusant, et comme il se trouvait que son vin était honnête pour un prix très raisonnable, j'en commandais depuis plusieurs années pour les fêtes et les anniversaires. Quant à la Jaguar, je l'avais achetée d'occasion, alors qu'elle avait déjà dix ans d'âge, et même si elle avait encore fière allure (la cire à lustrer y était pour quelque chose), elle ne valait plus grand-chose. Mais je voyais bien qu'on ne me croyait pas et que l'affaire allait mal tourner. C'est alors que me vint une idée. J'ôtai ma veste, je dégrafai mon pantalon, sous le regard de ma femme médusée, qui se demandait si je n'étais pas devenu fou. Je baissai le pantalon : apparut alors un caleçon court, constellé du sigle bleu-jaune-rouge d'une chaîne bien connue de hard discount. « Regardez bien, vous

croiez vraiment que je porterais ça si j'avais des vignes en Champagne ?

- Faut admettre, commenta le Sage avec sobriété. Je suppose que la dame c'est pareil. Comme on a de l'éducation, on ne va pas lui demander de nous montrer. Bon, on vous laisse repartir, mais autant que possible, évitez les petites routes.